

LA PORTEUSE DE PAIN

—o—
DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)
—o—
C

Le cocher acheva d'atteler son cheval, monta sur le siège et partit. La ruelle par laquelle on arrivait chez le loueur se greffait sur l'avenue de Clichy. En passant devant le pavillon d'Ovide Soliveau, Raoul aperçut un groupe compact de curieux questionnant les agents en surveillance autour de la maison. Il respira plus à l'aise lorsque la voiture eût parcouru un espace d'une cinquantaine de mètres. Le cocher s'arrêta boulevard des Batignolles pour prendre son déjeuner chez sa femme, et fila rue des Dames. Amanda avait passé une nuit terrible. A six heures du matin elle était sans nouvelle de Raoul. Que s'était-il donc passé ? Quel événement impossible à prévoir l'avait retenu dehors ? La jeune femme se posait ces questions avec angoisse et ne pouvait y répondre. A sept heures, elle s'habilla en se disant qu'elle allait se rendre chez Etienne Castel, rue d'Assas. Tout en s'habillant elle s'approchait d'instinct en instant de la fenêtre, et interrogeait la rue pour voir si Raoul n'arrivait pas enfin. Soudain elle aperçut une voiture venant au grand trot de son cheval. Elle eut un moment d'espérance. Cette espérance ne fut point déçue, car la voiture fit halte à la porte de la maison, et la tête de Raoul apparut à la portière.

— Descends vite ! lui cria le jeune homme.

Amanda s'empressa d'obéir.

— Pourquoi ne montes-tu pas ? demanda-t-elle.

— Pour deux raisons. D'abord j'ai le pied foulé.

— Ah ! mon Dieu !

— Ce ne sera rien. Ensuite il faut que j'aille rue d'Assas.

— Que s'est-il passé ?

— J'ai les papiers.

— Les nôtres ?

— Oui, et de plus l'acte mortuaire du vrai Paul Harmant. Ovide Soliveau n'est point rentré chez lui.

— Il est arrêté, fit Amanda.

— Arrêté ! répéta Duchemin.

— Oui.

— Comment le sais-tu ?

— Voici.

Et l'essayeuse de madame Augustine raconta brièvement ce qui s'était passé la veille au "Rendez-vous des boulangers."

CI

— Tout est pour le mieux ! s'écria Raoul Duchemin après avoir écouté la jeune femme. Mais je souffre horriblement de mon pied ; il me faudrait une pantoufle et des ciseaux. Je couperai ma bottine, car il me serait impossible de la retirer sans cela.

Amanda monta vivement chez elle, et reparut bientôt, apportant ce que Duchemin demandait. Une fois la bottine enlevée, il chaussa la pantoufle, et il éprouva un soulagement immédiat.

— Maintenant, il faut aller à ton atelier, dit-il à l'essayeuse. J'irai tantôt te rendre compte de ce qui va se passer chez monsieur Castel. D'avance, je suis certain qu'il sera content. Monte en voiture avec moi. Je te conduirai rue Saint-Honoré en allant rue d'Assas.

La jeune femme alla compléter sa toilette, prit son chapeau, redescendit, et Duchemin la déposa chez madame Augustine. Etienne Castel avait passé, lui aussi une fort mauvaise nuit. Comme mademoiselle Amanda, il attendait anxieux l'arrivée de Raoul et ne voyait rien venir. Vers quatre heures du matin, il se coucha, brisé de fatigues, mais ne put dormir. Debout à six heures, il passa dans son atelier. Le long de la muraille était placé le tableau que deux ouvriers encadreurs avaient emballé la veille. Devant la caisse se trouvait le petit cheval de carton. L'artiste comptait s'en charger lui-même. Les commissionnaires devaient venir à huit heures prendre le tableau pour le porter rue Bonaparte. Etienne arpenta à grand pas son atelier avec une impatience croissante. Il se demandait pourquoi Duchemin n'arrivait pas, et commençait à craindre qu'ayant eu maille à partir avec Ovide Soliveau, il ne lui fût arrivé malheur.

— Pourquoi mademoiselle Amanda, qui s'est présentée ici hier au soir, n'est-elle point revenue ? se dit-il tout à coup. Pourquoi n'accourt-elle pas ce matin ? Tout s'effondrerait-il à l'heure où j'ai le pressentiment que la vérité sur le drame d'Alfortville va se découvrir enfin, aussi bien que

sur les crimes plus récents commis par Soliveau à l'instigation de Paul Harmant ! Raoul Duchemin aurait-il échoué ? Ovide l'aurait-il assassiné ?

L'artiste fort assombri se laissa tomber sur un des divans de son atelier et s'absorbait dans une rêverie profonde quand la porte s'ouvrit. Le valet de chambre parut.

— Que voulez-vous ? demanda l'ex-tuteur de Raoul, espérant que son domestique allait lui annoncer Amanda ou Raoul.

Il se trompait. La réponse fut celle-ci :

Monsieur ce sont les commissionnaires qui viennent chercher le tableau.

— Qu'ils entrent !

Une fois les commissionnaires introduits, l'artiste leur désigna la caisse et leur dit :

— Il faut manier cela avec beaucoup de soins.

— Oh ! ça nous connaît, monsieur Castel, répliqua l'un des hommes. Vous savez bien, c'est toujours moi qui fais vos transports, et vous n'avez jamais eu à vous plaindre.

— Eh bien, allez.

— Prends la caisse par un bout, camarade, et moi par l'autre. Nous allons porter ça jusqu'à la civière, comme on porterait une mariée.

Chacun des commissionnaires saisit une des extrémités de la caisse. Le colis, quoique ses dimensions ne fussent pas très grandes, était lourd.



Plusieurs commères, groupées sur le trottoir, causaient t.—(Voir page 390, col. 2.)

— Y es-tu ? fit celui des hommes qui se montrait volontiers beau parleur.

— Oui. Enlève !

Soit maladresse, soit par suite d'un faux mouvement, le premier commissionnaire lâcha prise au moment où son compagnon faisait un effort, et la caisse basculant vint s'abattre avec bruit sur le parquet, renversant et broyant le petit cheval de carton.

— Satanés maladroits ! Ne pouviez-vous prendre des précautions ! s'écria l'artiste en quittant la table où il écrivait un mot pour son ex-pupille.

— Qu'est-ce que vous voulez, monsieur Castel ! Ça m'a glissé de la main, répliqua le commissionnaire en se grattant l'oreille. Le tableau n'a point de mal. Seulement je crois bien que le petit cheval qui était là est pris dessous. Heureusement il ne valait pas cher.

— Maladroits ! maladroits ! répéta le peintre, si vous n'êtes pas assez forts, n'ont domestique peut vous aider.

— Que non ! que non ! vous allez voir !

Les deux hommes reprirent chacun un angle de la caisse qu'ils soulevèrent, et ils sortirent de l'atelier sans nouvel accident. Le cheval de carton était littéralement broyé. De

son ventre béant sortirent des étoupes, du papier frippé et des morceaux de chiffon.

— Que dira Georges ? murmura Etienne, repoussant du pied les débris du cheval. Il tenait tant à ce souvenir ! Enfin, c'est un malheur, un vrai malheur !

En glissant sur le parquet, le vieux jouet brisé laissa derrière lui les papiers qu'Etienne avait aperçus, mais il ne s'en préoccupa point, ayant à terminer la lettre qu'il écrivait à Georges. Il l'acheva. Voici cette lettre :

“ Mon cher enfant,

“ C'est aujourd'hui que tu atteins ta vingt-cinquième année. Je m'en souviens, comme tu vois, et je t'envoie le tableau promis. J'ai, en outre, de très importantes révélations à te faire. Je serai chez toi à neuf heures. Je compte que tu voudras bien m'attendre. Ton ex-tuteur et ton ami toujours,

“ ETIENNE CASTEL.”

Les commissionnaires reparurent.

— C'est chargé, monsieur Castel, dit l'un d'eux. Où faut-il porter ça ?

— A l'adresse que voici, rue Bonaparte. Vous remettrez cette lettre à monsieur Georges Darier, chez qui vous allez.

— Ça suffit, monsieur Castel.

— Vous reviendrez ensuite vous faire payer votre course par mon domestique.

— C'est entendu, monsieur Castel.

Les deux hommes se retirèrent. En se retournant, Etienne regarda de nouveau les débris du “dada,” ainsi que les papiers et les chiffons échappés de ses flancs.

Le fameux cheval de Troie n'était pas mieux garni ! murmura-t-il en ramassant le tout. Qu'est-ce qu'on avait fourré là-dedans ?

En disant ce qui précède, l'artiste explorait ce fouillis.

— Cela ne peut venir de chez le fabricant, poursuivit-il. C'est Georges étant gamin qui aura bourré de cette façon le ventre de son jouet.

Tout à coup Etienne s'arrêta, les yeux démesurément ouverts, fixés sur une feuille qu'il venait de défrapper. Il devint très pâle. Un nom que certes il ne s'attendait guère à rencontrer là venait d'attirer violemment son attention.

— “ Jacques Garaud ! ” balbutia-t-il, une lettre de Jacques Garaud écrite à Jeanne Fortier.

Il ajouta, les mains et les lèvres tremblantes :

— Mon Dieu ! si c'était... si c'était...

Et il lut, presque tout haut, d'une voix que l'émotion rendait indistincte :

“ Chère Jeanne bien-aimée,

“ Hier je vous laissais entrevoir dans un prochain avenir la fortune et le bonheur pour vous et pour vos enfants. Je puis maintenant vous les promettre d'une façon immédiate et positive. Demain je serai riche, ou du moins les moyens de commencer une grande fortune seront dans mes mains. Je posséderai une invention qui donnera des bénéfices incalculables, et j'aurai près de deux cent mille francs pour l'exploiter. Point de fausse honte, Jeanne ! Songez à vos enfants qui deviendront les miens, et cette pensée vous donnera du courage. Je vous attendrai ce soir, à onze heures, avec le petit Georges, au pont de Charenton, et je vous conduirai dans une retraite sûre, d'où nous partirons demain pour l'étranger où nous serons riches et heureux. Quittez sans un regret cette maison dont le maître vous chasse ; venez à celui qui vous aime et ne vous fera jamais défaut. Si vous ne venez pas, Jeanne, je ne sais à quelle extrémité le désespoir me pousserait. Mais vous viendrez.

“ JACQUES GARAUD.

“ 7 septembre 1861.”

— Tonnerre ! s'écria l'artiste après avoir achevé. Mais c'est la lettre que Jeanne Fortier croyait anéantie, brûlée ! C'est cette preuve de son innocence dont elle parlait toujours, qu'elle invoquait sans cesse ! Et cette preuve était si près d'elle ! Pauvre femme ! une fatalité pesait sur elle et l'écrasait ! Le sens de cette lettre est indiscutable. Jacques Garaud parle d'une somme de près de deux cent mille francs qui ont été volés à Jules Labroue ! Il parle d'une invention dont les bénéfices seront incalculables. C'est l'invention faite par le père de Lucien ! Ah ! Dieu qui m'a permis de trouver cela en ce moment est le Dieu de justice, est le Dieu de bonté ! En apprenant qu'il est le fils de Jeanne Fortier, Georges apprendra en même temps qu'il peut réhabiliter sa mère, et désormais rien n'empêchera Lucien de donner son